



Communication & Influence

N°140 - Janvier 2023

Quand la réflexion accompagne l'action

Géopolitique : retrouver puissance et influence passe par la claire conscience du réel – Le décryptage de Jean-Baptiste Noé

Pourquoi Comes ?

En latin, comes signifie compagnon de voyage, associé, pédagogue, personne de l'escorte. Société créée en 1999, installée à Paris, Toronto et São Paulo, Comes publie chaque mois Communication & Influence. Plate-forme de réflexion, ce vecteur électronique s'efforce d'ouvrir des perspectives innovantes, à la confluence des problématiques de communication classique et de la mise en œuvre des stratégies d'influence. Un tel outil s'adresse prioritairement aux managers en charge de la stratégie générale de l'entreprise, ainsi qu'aux communicants soucieux d'ouvrir de nouvelles pistes d'action.

Être crédible exige de dire clairement où l'on va, de le faire savoir et de donner des repères. Les intérêts qui conditionnent les rivalités économiques d'aujourd'hui ne reposent pas seulement sur des paramètres d'ordre commercial ou financier. Ils doivent également intégrer des variables culturelles, sociétales, bref des idées et des représentations du monde. C'est à ce carrefour entre élaboration des stratégies d'influence et prise en compte des enjeux de la compétition économique que se déploie la démarche stratégique proposée par Comes.

*"Tel est donc le drame de l'Europe actuelle : être plongée dans un sentimentalisme puéril et infantilisant qui non seulement l'empêche d'affronter les guerres véritables, mais la conduit à mener des guerres étrangères dans lesquelles elle n'aurait pas dû intervenir." Docteur en histoire, professeur de géopolitique et d'économie politique, Jean-Baptiste Noé est aussi le directeur de la revue *Conflits*, www.revue-conflits.com/. Il a récemment publié *Le déclin d'un monde – Géopolitique des affrontements et des réalités (L'Artilleur/Bernard Giovanangeli Éditeur, septembre 2022)*, où il met en évidence la déconnexion croissante des Européens face aux mutations en cours sur la scène internationale. A ce refus du réel s'ajoutent une idéologie hors sol et une vision euro-péo-centrée qui risquent fort d'aboutir à notre éviction des enjeux majeurs de la planète, et ce, sans même en avoir conscience.*



Dans l'entretien qu'il a accordé à Bruno Racouchot, directeur de Comes Communication, Jean-Baptiste Noé plaide pour un retour au réalisme et donc à la puissance, qui "est aussi la grandeur et la volonté de jouer un rôle sur la scène mondiale. Non pas seulement une puissance pour soi, mais aussi pour les autres." Comme quoi puissance et influence sont ici intimement liées.

Comment expliquer l'absence de réalisme des Européens et, parallèlement, leur irénisme, lequel – dans les faits – nous mène droit dans le mur ? Est-ce à dire que l'Europe est sous influence ? Et dans ce cas, un redressement ne passerait-il pas avant tout par une claire prise de conscience de ce que nous sommes et de ce que nous entendons être ?

Tous les Européens ne sont pas idéalistes, heureusement ! Et il existe une longue tradition intellectuelle de réalisme. Mais il est vrai que depuis plusieurs décennies, ce sont les idéalistes qui ont pris le pouvoir. Cela est concomitant de l'effacement de la

raison, du logos, au bénéfice de la prééminence du sentimentalisme. La sensation, le ressenti, la réaction immédiate à l'événement ont pris le dessus sur l'analyse, le recul, la réflexion. Un réaliste est d'abord une personne qui s'assoit, réfléchit puis agit. Aujourd'hui au contraire, tout est dans la réaction immédiate et sentimentale.

Mais il y a des racines plus profondes encore. L'idéalisme naît quand on voit l'autre comme un autre nous-mêmes, refusant de percevoir et de prendre en compte ses spécificités. C'est le grand mythe de l'universalisme, qui a notamment porté l'aventure coloniale. On a voulu exporter notre



système démocratique, nos valeurs, nos modes de vie, sans demander leur assentiment aux peuples concernés. L'idéalisme est particulièrement violent et c'est toujours lui qui conduit à la guerre alors que le réalisme, parce qu'il appréhende mieux la nature humaine, est finalement plus enclin à la modération et donc à la préservation de la paix. Que de guerres nous avons menées au nom des idées ! En Irak, en Afghanistan, en Libye, et combien de guerres avons-nous perdues... Les irénistes sont dangereux quand ils occupent

L'idéalisme est particulièrement violent et c'est toujours lui qui conduit à la guerre alors que le réalisme, parce qu'il appréhende mieux la nature humaine, est finalement plus enclin à la modération et donc à la préservation de la paix.

des fonctions politiques, car ils sont complètement aveugles sur les réalités du monde. Parce que nous voulons la paix, nous nous imaginons que les autres la veulent aussi, oubliant que l'autre peut très bien nous désigner comme ennemis. Désormais, nous sommes bien dans un temps de l'être. C'est-à-dire que nous devons nous poser la question de ce que nous sommes et donc de ce que nous voulons faire et devenir. Et si nous refusons de nous définir, les autres eux le font, à notre insu et souvent contre nous. Pour nos ennemis, nous sommes bien quelque chose : des Européens, des croisés, des colonisateurs, toutes références qui se rattachent à notre culture et à notre histoire, que nous enfouissons souvent dans l'amnésie de notre mémoire collective, mais que les autres n'ont pas oubliées.

Le combat politique aujourd'hui en Europe porte bien sur l'être. La mondialisation a eu cet effet imprévu d'effacer les cultures faibles et de renforcer les cultures fortes. Partout dans le monde, les cultures renaissent, les peuples affirment ce qu'ils sont, même si l'être est toujours issu d'une construc-

Un peuple puissant n'est pas un peuple qui envahit les autres, mais un peuple qui est suffisamment fort, c'est-à-dire conscient de lui-même, pour ne pas être mal influencé par les autres, donc pour être véritablement indépendant.

tion sociale, politique et historique. C'est la fin de l'universalisme porté par certains Européens iréniques ; c'est le retour du multipartisme dans les idées et dans les cultures. Et nous, Européens, nous serions les seuls à refuser de nous définir ? On se définit certes par rapport à des valeurs et des idées, mais cela n'est pas suffisant. C'est l'une des grandes leçons de la guerre en Ukraine : un peuple est prêt à se battre et à mourir pour défendre sa terre ; mais pas pour défendre une idée ou un concept. C'est là le terrible paradoxe de l'irénisme : s'il conduit à la guerre, il ne fournit pas les armes pour la gagner. Ces armes, ce sont les réalistes qui les donnent, même s'ils rechignent à la guerre. Et ce sont d'abord les armes de la conscience et de la définition culturelle.

L'Europe serait-elle sous influence ? Oui, elle est influencée par ses mauvaises idées, ses mauvais penchants, ses noires idéologies. Le wokisme qui nous revient d'Amérique est né en France, dans la pensée faisandée de la déconstruction. Nous nous sommes auto-intoxiqués et notre grand travail est désormais de rompre avec l'influence de ce covid intellectuel qu'est l'irénisme pour retrouver le sens des réalités.

Votre approche met en relief de façon lumineuse le rôle-clé des idées et des représentations mentales du monde dans ce qu'il a de plus concret, à savoir les jeux de pouvoir géopolitiques qui lui donnent la forme qu'on lui connaît. On évoque souvent – et à raison – le binôme puissance – influence. Ne conviendrait-il pas d'intégrer le paramètre conscience pour prendre en compte in fine le triptyque conscience-influence-puissance ? Car sans conscience, on reste cantonné dans l'opératif. Si oui, comment voyez-vous son articulation ?

Vous avez raison, la conscience est une chose essentielle. Conscience de ce que nous sommes et de ce que nous voulons être. La conscience est un projet, ce qui permet de tisser un fil entre les générations, entre le passé, le présent et le futur. Raison pour laquelle on étudie en géopolitique les symboles et les objets, car ceux-ci disent beaucoup sur la conscience que les peuples ont d'eux-mêmes. Ce que l'on mange, ce que l'on écoute, ce que l'on regarde expriment toujours une influence, témoignent des victoires et des défaites culturelles, donc politiques. Et tout cela forge une conscience. L'écrivain André Suarès, nourri des paysages de la Méditerranée, a forgé son œuvre autour de cette mer, de son ciel, de ses variations. Il a éprouvé sa conscience dans ses paysages.

L'environnement dans lequel nous vivons contribue puissamment à former ce que nous sommes. C'est pourquoi la destruction d'une ville, lors d'une guerre, n'est pas seulement un problème matériel d'absence de logement, mais aussi un problème spirituel, car en détruisant un environnement familial, le bombardement détruit aussi la conscience des peuples. D'où les enjeux toujours essentiels des reconstructions. Nous-mêmes en France, n'avons-nous pas pris conscience de l'importance de Notre-Dame de Paris au moment de son incendie ?

Dans l'articulation du triptyque, la conscience est première. Elle est ce que nous sommes et ce qui nous donne une raison de vivre. Ensuite, parce que nous avons conscience de ce que nous sommes et de ce que nous voulons être, vient la puissance. Un peuple puissant n'est pas un peuple qui envahit les autres, mais un peuple qui est suffisamment fort, c'est-à-dire conscient de lui-même, pour ne pas être mal influencé par les autres, donc pour être véritablement indépendant. L'indépendance ne consiste pas à être coupée des autres, à vivre en autarcie ou en ermite des relations internationales, mais à pouvoir choisir ce qui nous influence pour que cela contribue à renforcer, à approfondir et à développer notre conscience. C'est tout le jeu de la culture : un homme véritablement conscient de ce qu'il est, cherche à être influencé par ce qu'il y a de meilleur : Bach, Mozart, Venise, Tocqueville ou la petite sonate de Vinteuil chère à Proust.

Et toutes ces influences contribuent à renforcer notre conscience et à nous rendre plus puissants. Une nation qui parvient à se nourrir de tout ce qu'il y a de bon et d'excellent autour d'elle devient beaucoup plus puissante et donc beaucoup plus influente. C'est ce que la France a longtemps réussi à faire : prendre le meilleur de l'Italie pour renforcer l'esprit français et pour étendre le Grand Siècle.

La puissance, finalement, n'est rien d'autre que cela : vouloir être. Et quand on est, on attire, on influence, on forme. Quoi de plus bel exemple qu'Athènes, pourtant disparu depuis deux millénaires, qui continue à être parce que son influence s'étend au-delà des siècles. ■

EXTRAITS

Le déclin d'un monde – L'erreur fatale de l'eurocentrisme

L'inaptitude de l'Europe à appréhender correctement les nouvelles lignes de fracture d'un univers en plein bouleversements et l'émergence de nouvelles puissances, est imputable en premier lieu à ses a priori idéologiques couplés à un refus – conscient ou non – de voir le monde tel qu'il est. En ouverture de son livre Le déclin d'un monde – Géopolitique des affrontements et des réalités (op.cit.), Jean-Baptiste Noé pointe d'emblée les erreurs de l'eurocentrisme. [Les extraits cités ici dans les p.3, 4 et 5 de la Lettre Communication & Influence, le sont avec l'aimable autorisation des éditeurs de l'ouvrage, L'Artilleur / Bernard Giovanangeli Éditeur, Paris, 2022].

"L'Europe a cru à l'universalisme. Elle a cru que les frontières culturelles, religieuses, humaines, politiques étaient des chimères que l'on pouvait ignorer. Elle a cru qu'en dehors de l'Europe les autres étaient d'autres soi-même, avec les mêmes volontés, les mêmes passions, les mêmes objectifs. D'autres soi-même qui aspiraient, dans leurs désirs secrets, à devenir comme les Européens. Elle a cru que l'on pouvait exporter les valeurs et les idées, qu'il suffisait pour cela de coloniser, autrefois, de démocratiser aujourd'hui, si besoin au moyen d'une guerre. L'universalisme n'était pas exempt d'ambiguïté. En voyant dans l'autre un être encore à l'état de nature, qu'il fallait "développer" pour le transformer en homme complet et abouti, la pensée universaliste était porteuse de guerres et de drames. La première période coloniale (1880-1960) fut une tentative d'exportation des valeurs universelles. Puis, en dépit de l'échec de celle-ci, les pays colonisateurs, notamment la France, continuèrent de vouloir peindre le monde à leur image et à leur couleur. Ce fut la grande époque des objectifs de développement, d'une colonisation intellectuelle à laquelle des élites étrangères se prêtèrent, flattées d'entrer dans le monde occidental, et y trouvant des conditions de vie bien meilleures que chez elles. La modernisation devait suivre la voie de l'occidentalisation. Il y eut un premier accroc en 1979 quand les mollahs iraniens affirmèrent vouloir moderniser leur pays sans l'occidentaliser. Un accident de l'histoire probablement, qui se prolongea avec Kadhafi et Saddam Hussein. Mais la démocratie, qui n'était plus seulement un régime politique mais une idéologie politique, devait être la plus forte. L'universalisme, si doux et si sirupeux dans son langage, provoqua des guerres sanglantes dont les blessures n'ont pas encore fini de cicatriser. Yougoslavie (1991-2001), Afghanistan (2001-2021), Irak (2003-), Syrie et Libye (2011-) pour les principales. La démocratie devait être exportée à coups de bombes et ainsi remodeler le visage et les peuples de ces pays, qu'ils le veuillent ou non. La planification politique à l'échelle internationale échoua. Ces pays rejetèrent l'Occident et ses valeurs universelles. Simultanément, d'anciens empires abattus se réveillèrent en voulant peser sur la scène du monde : Russie, Chine, Inde ; eux-aussi avec la modernité technologique mais sans les valeurs occidentales. Même dans l'espace tenu par les Occidentaux, l'universalisme était rejeté au profit d'un retour à l'indigénisme ; l'Amérique latine et l'Afrique en furent les laboratoires. L'Afrique, qui devait avancer à marche forcée à coups d'élections, de démocratie et d'aides publiques au développement connaît un émiettement sans précédent ; ce continent est probablement le principal tombeau de l'universalisme. En Europe, l'assimilation et l'intégration des populations extra-européennes deviennent de plus en plus complexes ; loin de vouloir adopter les modes de vie européens, elles souhaitent conserver leurs cultures et leurs spécificités. Ainsi, nous avons un monde de plus en plus uni par la mondialisation, de plus en plus technologisé et connecté mais également de plus en plus émietté et diversifié parce que l'universalisme a échoué."

Des dangers du refus de voir le monde tel qu'il est

"Le propre d'une idéologie est de ne pas reconnaître son échec et de ne jamais déposer les armes : quand elle échoue, elle se radicalise. La fin de l'universalisme signifie donc l'accélération de sa défense, d'où les interventions passives ou actives en Syrie et en Libye, alors que l'échec de l'Irak était patent. D'où le refus de voir le monde tel qu'il est, de penser les empires renaissants, de comprendre les motivations et les idéologies qui sous-tendent les actions des autres pays et des autres peuples. Reconnaître l'échec de l'universalisme, c'est reconnaître l'échec de près de deux siècles de politique mondiale. Pourtant, cette fin de l'universalisme est une bonne nouvelle. Parce qu'il est un sentimentalisme et un idéalisme, il a conduit à la guerre, il a abîmé des peuples, il a affaibli l'Europe. En posant systématiquement le débat sur le terrain des valeurs et de la morale il a empêché toute entente et toute conciliation. L'universalisme est une rupture intellectuelle avec la vision classique de l'homme et des relations entre les nations, fondée sur la nature humaine et les rapports de forces. L'universalisme ne prend pas fin parce que ses idéalistes auraient reconnu leur échec, il chute par l'action des peuples qui protègent leurs cultures et leurs intérêts. Parce qu'il est né en Europe et qu'il a été exporté dans les zones tenues par les Occidentaux, l'Europe est aux premières loges de sa disparition. Les guerres extérieures et intérieures qu'elle connaît désormais signent la fin de cette idée, même si beaucoup ne veulent pas l'admettre. Le projet de l'Union européenne, fondée sur la dissolution des nations dans une bureaucratie impériale est un échec, les nations, notamment l'Allemagne, défendant leurs intérêts de puissance. Le nouveau siècle débuté est donc en rupture avec les deux siècles passés du fait de cette disparition de l'universalisme.

La fin du monopole du dollar, la mise en place d'une zone monétaire chinoise, le combat contre les normes juridiques américaines, la volonté chez certains de bâtir un empire islamique, le rejet des cultures européennes pour la redécouverte des cultures locales sont autant de manifestations de la fin de l'universalisme. Nous revenons ainsi au début du XIX^e siècle, quand le monde comptait plusieurs empires et que l'Europe ne l'avait pas encore conquis, mais avec la technologie et la modernité technique du XXI^e siècle. La fin de l'universalisme n'est donc pas un retour en arrière mais une continuation de l'histoire." [Extraits des p.7 à 9]

EXTRAITS

Le déclin d'un monde – L'impérieuse réhabilitation de la puissance

Après avoir pointé du doigt l'incapacité des Européens à ouvrir les yeux sur les réalités du monde, Jean-Baptiste entame un vigoureux plaidoyer en faveur du retour à la puissance. Il s'interroge notamment sur l'attitude de la France, qui se comporte comme un adolescent gâté et immature, alors qu'elle a toutes les cartes en main pour retrouver son rang et son rôle. Et Jean-Baptiste Noé de citer alors le cardinal de Richelieu : "Qui a la force a souvent la raison en matière d'État". Extraits.

"La géopolitique est au service d'une vision de la puissance. Pour bâtir la puissance, il y a l'espace, mais aussi la démographie et la ressource. Le mot est presque banni, voire tabou. La puissance a mauvaise presse car elle est confondue avec l'expansionnisme et l'impérialisme. Pourtant, elle est une condition de la liberté des peuples et des États. Plus que jamais, la puissance demeure l'épée du monde. La puissance est à la fois la *potestas*, c'est-à-dire le pouvoir imposé et l'*auctoritas*, c'est-à-dire l'autorité, la puissance qui émane de la compétence. La puissance, c'est aussi la grandeur et la volonté de jouer un rôle sur la scène mondiale ; rôle qui nous serait donné par l'histoire, la géographie, le destin. Non pas seulement une puissance pour soi, mais aussi pour les autres.

La puissance se décline. Elle peut être militaire, économique, culturelle, intellectuelle.

La puissance rend libre et incontournable. Si des pays et des peuples peuvent renoncer à la puissance, il est rare en revanche qu'ils revendiquent ouvertement l'impuissance et qu'ils en fassent une politique officielle. Un pays impuissant peut-il continuer à exister ? N'est-il pas condamné à disparaître, d'une façon ou d'une autre ? Seule la puissance maintient l'être, c'est-à-dire la vie. Être puissant, c'est être libre, indépendant, souverain et maître de son destin. La recherche de la puissance est un mobile fondamental des États sans quoi ils n'existent pas. Charles de Gaulle disait que *"La France ne peut être la France sans la grandeur"*. Grande dans ses victoires et ses succès comme dans ses défaites et ses occupations, comme si la grandeur accompagnait toujours le tragique. Puis Valéry Giscard d'Estaing fut le premier à parler de *"grande puissance moyenne"*, s'attirant les foudres de tous ceux pour qui l'idée de déclin était odieuse. Dans la tradition française, être puissant est une nécessité.

Corollaire de la puissance, la peur du déclin rôde. Décliner, c'est devenir impuissant, c'est perdre sa substance et sa raison d'être. Décliner, c'est devenir normal. Il y a des sortes de pays qui ne peuvent exister qu'en première division, d'où la puissance. Et quand ils passent par des phases de déclin ils se remémorent leur âge d'or, ou supposé tel, afin de conjurer le déclin. [...] La peur du déclin est à la fois un moteur et un danger. Moteur, si elle permet de l'éviter en le regardant de face et en prenant les mesures nécessaires pour le contourner. Danger, si elle paralyse en ne voyant que les aspects négatifs et ne pouvant plus voir ce qui fonctionne et ce qui réussit. [...] La puissance doit penser une vraie modernité. Pas de puissance sans modernité, donc une sage et dynamique progression. Le temps des lampes à huile et de la marine à voile est terminé. La puissance, pour demeurer, doit savoir passer au nucléaire et aux nouvelles technologies.

Mais pourquoi la France doit-elle être puissante ? Est-ce pragmatiquement pour défendre ses seuls intérêts, pour se garder les moyens d'intervenir à sa guise dans son environnement stratégique, pour conserver l'ordre et développer la richesse du peuple français, pour sécuriser son commerce, pour faire face à certaines menaces existentielles du monde contemporain ? Est-ce plus idéologiquement pour rester dans la course au progrès universel, pour offrir aux populations mondiales un cadre de vie à l'occidentale, ou mieux, pour "sauver la planète" ? Ou alors est-ce l'angoisse devant les puissances lointaines qui émergent et dont on se fait une idée terrifiante ? Finalement, faut-il simplement être puissant pour ne pas être moins puissant que son voisin qui pourrait nous dépasser ? N'est-ce pas qu'une question élémentaire de survie ? *"Qui a la force a souvent la raison en matière d'État, et celui qui est faible peut difficilement s'exempter d'avoir tort au jugement de la plus grande partie du monde"* disait déjà le cardinal de Richelieu.

Qu'est-ce que la puissance ? Un classement international, des capacités militaires, des moyens économiques ou financiers, une influence culturelle ? La France a de nombreux atouts. De tous les pays européens, elle est peut-être la mieux dotée. Alors pourquoi cette conscience, voire cette angoisse du déclin traverse ses élites ? La France collectionne les bonnes cartes, mais elle ne les utilise pas. Comme un adolescent qui pense qu'être libre consiste à disposer de toutes les possibilités et de n'en choisir aucune, la France piétine et cherche une direction. Toute parée des attributs de la puissance, elle se demande pourquoi elle est ainsi vêtue et même si tel ou tel ornement ne serait pas à jeter.

Car être puissant n'est pas suffisant. S'il faut le rester pour survivre, cela ne nous dit rien des raisons pour lesquelles nous voulons vivre, pour lesquelles nous voulons que la France vive en tant que nation. La question préliminaire à la puissance est bien celle de ce qu'elle se propose de défendre. Un soldat ne se bat pas simplement pour avoir le dessus sur son ennemi ; il combat d'abord pour défendre sa famille, sa terre, son pays, peut-être un trésor plus grand pour lequel il est prêt à mettre sa vie en jeu. Quel est notre trésor ? Y a-t-il un capital à protéger et à transmettre ? La puissance est d'abord un vouloir. Nul ne peut être puissant s'il ne le veut pas, nul ne peut être puissant s'il n'a pas quelque chose de plus grand que lui à défendre et à protéger. Un patrimoine historique, culturel et religieux auquel il tient et qu'il veut léguer à ses enfants. Nul n'est puissant pour lui-même, ce serait alors folie et déraison, mais tout un chacun doit être puissant pour les autres, c'est-à-dire pour s'inscrire dans le fil de l'histoire et du temps, pour qu'une aventure commencée il y a plusieurs siècles ne s'interrompe pas par notre faute. La puissance est ce qui permet de demeurer, de surmonter le tragique de l'histoire et de ne pas disparaître dans les défaites et les transformations politiques. La puissance est vie et c'est parce que l'Europe a renoncé à celle-ci qu'elle est effarée de découvrir le retour de la mort en son cœur, avec les guerres et les crises qui la frappent." [Extraits des p.14 à 17]

EXTRAITS

Revenir aux fondamentaux – De l'influence de Xénophon par-delà les siècles

Jean-Baptiste Noé, directeur de la revue Conflits, et Bruno Racouchot, directeur de Comes Communication et de la Lettre Communication & Influence, ont plus d'un point en commun, notamment d'être l'un et l'autre de fins lecteurs de Xénophon. On sait que Platon fut un disciple de Socrate. En revanche, on ignore souvent jusqu'à l'existence même de l'autre disciple de Socrate, Xénophon, magnifique figure de guerrier-philosophe, auquel Jean-Baptiste Noé rend hommage en conclusion de son dernier opus, Le déclin d'un monde (op.cit.). Preuve s'il en était besoin que les plus anciennes grilles de décryptage peuvent se révéler pertinentes pour comprendre notre présent et esquisser notre futur.

"Disciple de Thucydide dont il a achevé la *Guerre du Péloponnèse*, disciple de Socrate, aux côtés de qui il figure dans la fresque de Raphaël, *L'École d'Athènes*, homme de pensée et d'action, écrivain et général, grec et familier des Perses, Xénophon a laissé des œuvres magistrales, stratégiques et littéraires, qui parlent à ceux qui les écoutent. Dans son expédition des Dix-mille, cette *anabase* qui est "une montée à l'intérieur des terres", le Grec raconte l'expédition militaire et humaine qui dura plus d'une année où, après la victoire de Cunaxa puis le massacre des chefs grecs, dont Cléarque, les mercenaires, entourés d'ennemis et perdus en territoires hostiles, durent traverser épreuves et attaques pour parvenir à sortir du piège perse et à retrouver leur patrie grecque. Nommé général par les soldats, c'est à Xénophon qu'échut le rôle de conduire les hommes puis, plusieurs années après, d'écrire cette aventure humaine afin de la fixer pour la postérité. Xénophon est désormais un classique, c'est-à-dire que sa parole, inscrite il y a plus de 2500 ans, continue de dire et de nourrir. La geste des Grecs et de Xénophon apporte un éclairage profond et dense sur notre époque marquée par la fin de l'universalisme. Là réside la vertu des classiques : parler de l'homme dans tous les temps. Face à l'effacement d'un monde, c'est vers Xénophon que nous pouvons nous tourner pour comprendre et pour vivre dans ces temps nouveaux."

Poète de la pensée et de l'action

"Xénophon est un poète, c'est-à-dire un créateur. Comme ses pairs, Thucydide, Alcibiade, Platon, Alexandre, comme Cicéron et Octave ensuite, comme François Guizot et Alexis de Tocqueville plus tard, c'est un homme de pensée et d'action. Nourri de philosophie, d'histoire et de littérature, il ne se contente pas de penser, mais aussi d'agir. C'est un philosophe en armes : maître de guerre et de stratégie, homme politique et gestionnaire de domaine. L'un des drames de notre temps est que la pensée et l'action ont été dissociées, voire séparées. Des hommes politiques et des chefs d'entreprise agissent, sans connaissance des classiques et sans humus culturel, des philosophes et des intellectuels pensent sans agir et sans créer. Les temps nouveaux qui sont les nôtres, ces temps où l'universalisme occidental s'est dissipé, où se développent de nouvelles menaces et où s'épanouissent de nouveaux archaïsmes imposent pourtant cette nécessité absolue : réunir la pensée et l'action ; associer la plume à l'épée. *S'instruire pour vaincre* est une question de survie et un enjeu de civilisation. L'Asie n'attendra pas l'Europe. La qualité des élites en Asie centrale, en Chine, en Indochine, ce soit dans les domaines de l'ingénierie, de la médecine, du commerce, devrait conduire à revoir entièrement notre système éducatif. Il y a urgence à former des élites capables de se mouvoir dans un monde qui a profondément changé, où la concurrence est d'excellent niveau. C'est à cette réalité-là que Xénophon fut aussi confronté : lui le philosophe grec, passé par les meilleurs maîtres, légitimement fier de sa culture et de sa civilisation, confronté aux élites perses et à l'aristocratie des peuples de l'Empire de Babylone, bien contraint de reconnaître leurs valeurs sans renier ce qu'il est. L'Europe oscille entre l'arrogance et la culpabilité ; elle devrait suivre la voie de l'humilité, qui consiste à se reconnaître tel que l'on est, avec ses qualités et ses défauts, et à comprendre aussi les autres tels qu'ils sont, avec leur puissance et leur faiblesse. C'est à cette condition de l'humilité que Xénophon put conduire ses hommes à travers les déserts et les montagnes de l'Asie Mineure, jusqu'à la Grèce, sa patrie."

Homme du sentiment, non du sentimentalisme

"Les pacifistes ont une grande responsabilité dans le déclenchement des guerres du XX^e siècle : leurs refus d'armer leur pays, de s'opposer aux puissances dangereuses, leur croyance naïve dans le fait que si nous voulons la paix, les autres la veulent aussi, ont contribué au déclenchement des guerres. Le sentimentalisme exacerbe les conflits, lui qui fut l'un des moteurs de l'universalisme. L'émotion compréhensible ne légitime pas pour autant le sentimentalisme qui empêche toute analyse et qui se fait vecteur de guerre. Ce sont bien souvent ceux qui prônent le pacifisme qui se montrent les plus idéalistes et donc le plus intransigeant, prêt à partir en guerre et à verser le sang ; celui des autres. Les rapports entre les nations, les forces en présence, les violences, les réalités humaines sont ainsi abordés sous l'angle du sentiment et de la pleurnicherie, après avoir combattu et dénigré ceux qui alertaient et mettaient en garde contre les dangers. Ce n'est plus "je pense donc je suis" mais "je ressens donc j'ai raison". Moquer d'abord, condamner, caricaturer puis se plaindre une fois que les drames surviennent. Tomber alors dans la vindicte populaire, la caricature et la division du monde entre les bons et les méchants, sans supporter aucune complexité, doute ou esprit critique. Le sentimentalisme n'aime pas les personnes qu'il dit défendre, il ignore les cultures qu'il dit soutenir, il ne connaît rien au-delà de son monde autocentré. Rien à voir avec Xénophon qui fait preuve d'une véritable compassion à l'égard des hommes qui sont sous ses ordres, qui est capable de comprendre et de décrire les peuples qu'il rencontre et les territoires que son expédition traverse, mais qui n'a pour autant aucun état d'âme lorsqu'il s'agit d'agir et de trancher. Le sentimentalisme est le contraire d'un comportement de chef et, loin de résoudre les crises et les conflits, il les crée ou les aggrave." [Extraits tirés des p.287 à 290]

BIOGRAPHIE

Docteur en histoire économique (Sorbonne-Université), Jean-Baptiste Noé a consacré sa thèse (sous la direction des professeurs Jacques Marseille et Dominique Barjot) à l'étude de la société Total et aux facteurs de réussite de celle-ci. Professeur à l'Ircm, où il enseigne la géopolitique et l'économie politique, Jean-Baptiste Noé s'impose également comme un ardent défenseur de la liberté scolaire comme remède aux maux de l'école actuelle, ce qui explique qu'il ait écrit plusieurs ouvrages consacrés à l'éducation et à l'enseignement. Il a également cofondé et dirigé un lycée indépendant de la région parisienne pendant une dizaine d'années.

Jean-Baptiste Noé est connu pour ses recherches, lesquelles portent tout à la fois sur la diplomatie du Vatican et l'histoire économique, notamment les conditions de développement des entreprises. A ce titre, il s'intéresse aux facteurs intellectuels, culturels et humains favorisant le développement des sociétés, cherchant à lier entre elles les questions philosophiques, économiques, géopolitiques et historiques.

Jean-Baptiste Noé dirige la revue de géopolitique *Conflits* depuis 2019. Dans son premier éditorial (n°23, septembre 2019), il écrivait : "La géopolitique est une méthode d'analyse qui part du terrain et qui traite des réalités. Nous nous enracinons dans le temps long et nous portons notre regard vers des horizons lointains. Nous reconnaissons l'existence des identités et des cultures, qui œuvrent pour leur survie et leur développement. Notre géopolitique est celle du conflit." Et Jean-Baptiste Noé de rappeler ce qu'écrivait Pascal Gauchon en ouverture du premier n° de *Conflits* : "Le véritable sujet d'étude de



la géopolitique, c'est l'antagonisme sous toutes ses formes, les plus innocentes, les plus sournoises, mais aussi les plus brutales, ainsi que les équilibres que ces rivalités finissent par générer et qui restent toujours fragiles."

Conjuguant enseignement et recherche, Jean-Baptiste Noé dirige également un cabinet de formation en géopolitique, Orbis, www.orbis-geopolitique.fr. Dans un entretien accordé en octobre 2019 à la Lettre *Comprendre & Entreprendre*, il expliquait : "De même que, dans les écoles de guerre, on forme les officiers à la réflexion stratégique, de même est-il urgent de former les cadres de nos entreprises à réfléchir sur leur environnement." (https://blog.ecole-management-normandie.fr/wp-content/uploads/2019/11/Lettre-IE_N34_EM-Normandie.pdf)

Parmi les ouvrages de Jean-Baptiste Noé, on notera *Géopolitique du Vatican. La puissance de l'influence* (Puf, 2015), *La parenthèse libérale. Dix-huit années qui ont changé la France* (Calmann-Lévy, 2018), avec Victor Fouquet, *La révolte fiscale. L'impôt : histoire, théories et avatars* (Calmann-Lévy, 2019, Prix Turgot 2020) et tout récemment *Le Déclin d'un monde. Géopolitique des affrontements et des rivalités* (L'Artilleur, 2022).

Voir le précédent entretien de Jean-Baptiste Noé dans *Communication & Influence* en février 2020 : www.comes-communication.com/files/newsletter/Communication&Influence_fevrier_2020_Jean_Baptiste_Noé.pdf

Pour suivre la revue de géopolitique *Conflits*, dirigée par Jean-Baptiste Noé : www.revueconflits.com

L'INFLUENCE, UNE NOUVELLE FAÇON DE PENSER LA COMMUNICATION DANS LA GUERRE ECONOMIQUE

"Qu'est-ce qu'être influent sinon détenir la capacité à peser sur l'évolution des situations ? L'influence n'est pas l'illusion. Elle en est même l'antithèse. Elle est une manifestation de la puissance. Elle plonge ses racines dans une certaine approche du réel, elle se vit à travers une manière d'être-au-monde. Le cœur d'une stratégie d'influence digne de ce nom réside très clairement en une identité finement ciselée, puis nettement assumée. Une succession de "coups médiatiques", la gestion habile d'un carnet d'adresses, la mise en œuvre de vecteurs audacieux ne valent que s'ils sont sous-tendus par une ligne stratégique claire, fruit de la réflexion engagée sur l'identité. Autant dire qu'une stratégie d'influence implique un fort travail de clarification en amont des processus de décision, au niveau de la direction générale ou de la direction de la stratégie. Une telle démarche demande tout à la fois de la lucidité et du courage. Car revendiquer une identité propre exige que l'on accepte d'être différent des autres, de choisir ses valeurs propres, d'articuler ses idées selon un mode correspondant à une logique intime et authentique. Après des décennies de superficialité revient le temps du structuré et du profond. En temps de crise, on veut du solide. Et l'on perçoit aujourd'hui les prémices de ce retournement.

"L'influence mérite d'être pensée à l'image d'un arbre. Voir ses branches se tendre vers le ciel ne doit pas faire oublier le travail effectué par les racines dans les entrailles de la terre. Si elle veut être forte et cohérente, une stratégie d'influence doit se déployer à partir d'une réflexion sur l'identité de la structure concernée, et être étayée par un discours haut de gamme. L'influence ne peut utilement porter ses fruits que si elle est à même de se répercuter à travers des messages structurés, logiques, harmonieux, prouvant la capacité de la direction à voir loin et sur le long terme. Top managers, communicants, stratèges civils et militaires, experts et universitaires doivent croiser leurs savoir-faire. Dans un monde en réseau, l'échange des connaissances, la capacité à s'adapter aux nouvelles configurations et la volonté d'affirmer son identité propre constituent des clés maîtresses du succès".

Ce texte a été écrit lors du lancement de *Communication & Influence* en juillet 2008. Il nous sert désormais de référence pour donner de l'influence une définition allant bien au-delà de ses aspects négatifs, auxquels elle se trouve trop souvent cantonnée. L'entretien que nous a accordé Jean-Baptiste Noé va clairement dans le même sens. Qu'il soit ici remercié de sa contribution aux débats que propose, mois après mois, notre plateforme de réflexion.

Bruno Racouchot
Directeur de Comes

Communication & Influence

UNE PUBLICATION DU CABINET COMES

Paris ■ Toronto ■ São Paulo ■ Porto Alegre

Directrice de la publication : Sophie Vieillard

Illustrations : Rossana

CONTACT

France (Paris) - North America (Toronto)

South America (São Paulo - Porto Alegre)

bruno@comes-communication.com

www.comes-communication.com



Quand la réflexion accompagne l'action